

extrait du livre
« Cheminer »
paru à Terre du Ciel (97).

LA GLOIRE DE DIEU, C'EST L'HOMME VIVANT

Saint Irénée, évêque de Lyon,
mort en 200 ap. J.C.

par Philippe MAILLARD

Mais c'est quoi, devenir un vivant ? Un jour, un homme, un chercheur de sens lui aussi, comme vous, comme moi, s'approche de Jésus et lui demande (Luc. 10 - 29-37) :

« Comment faire pour devenir un vivant, à jamais ? »

Et Jésus :

« Qu'est-ce que tu lis dans le Livre ?

– Tu aimeras : Dieu, de toutes tes forces, et ton prochain comme toi-même.

– Alors, fais-le et tu seras un vivant. »

Souvent des jeunes aujourd'hui nous posent cette question : « C'est quoi la vie ? C'est pourquoi la vie ?... » Avec le sida, le chômage, la violence et, pour certains, le désespoir, la rage...

La vie c'est pour aimer. C'est le temps qui nous est donné pour l'apprentissage de l'amour, la longue patience de l'amour.

Et peut-être c'est la seule question importante à la fin d'une vie :

« Est-ce que j'aurai aimé ? »

Je me serai aimé moi, sans doute ; pas toujours bien, mais, oui, je me serai aimé ; quelques proches aussi, l'une ou l'autre femme, les enfants, quelques rares amis.

Mais les autres ; ceux qui nous indiffèrent, nous encombrent, nous menacent ? Nous aurons surtout cherché à nous en préserver ; ne pas savoir, ne pas connaître.

Et Dieu ? Est-ce qu'on aura aimé Dieu ? Le louer, le prier, le servir, peut-être, mais l'aimer ? Lui qu'on ne peut voir, ni toucher : le « grand invertébré gazeux » de Simone Weil ?

Jésus dit :

« Si vous voulez devenir vivant, ce sont les « autres » aussi qu'il faut aimer. La vie ce n'est pas se retirer avec quelques proches dans un petit cocon chaud

Philippe Maillard,
prêtre dominicain, après avoir dirigé plusieurs institutions et avoir été aumônier de prison, s'est installé dans un quartier de Lille, parmi les populations en détresse.

et protégé, mais prendre le risque de la rencontre, du différent, de l'étranger, de l'ennemi. »

Il y a cet homme sur le bord de la route, exténué, blessé à mort, effrayant. Le prêtre, le scribe l'aperçoivent mais ils changent de côté ; passe le gitan ; lui, il est touché au ventre. Il s'arrête, il fait ce qu'il peut, déchire un morceau de sa chemise pour éponger la plaie avec un peu de vin doux, le prend dans sa 2 CV, le dépose dans un motel voisin, paie d'avance sa pension... et continue son chemin. Il aura vu cet étranger, aura été touché, aura fait le peu qu'il pouvait, se sera associé à l'hôtelier. Jésus ne peut pas séparer la vraie Vie de l'attention à la condition humaine dans ce qu'elle a de difficile, d'absurde parfois et d'incompréhensible : la mort de l'innocent, l'absence, le mal, avec ce qu'ils entraînent souvent de révolte ou de désespoir. Mais, il faut du temps, beaucoup de temps pour y lire un dessein d'Amour, malgré tout.

*Au moins
ouvrir sa maison,
écouter avec le cœur
ceux qui
n'appartiennent pas
à ce cercle magique
où il n'est pas
nécessaire de crier
pour se faire
entendre.*

1) D'abord passer du « dire » au « faire »

Il y a un peu plus de cinquante ans que je suis entré chez les Dominicains. J'ai connu l'émerveillement du noviciat : plus rien que la recherche de Dieu, le temps de Dieu ; les études ; puis des ministères variés : aumônier d'étudiants, prédicateur, prieur, directeur du Centre international de la Sainte Baume. A cinquante-huit ans, j'ai pu enfin réaliser le rêve des premières années : rejoindre le monde des plus pauvres dont j'avais souvent parlé, mais dont je ne savais rien.

C'est vrai qu'il faut y aller. Eprouver sur le terrain les choses dans son ventre – *splanchnomai*, c'est le verbe qui revient toujours à propos de Jésus. Pas seulement « déplorer » la misère du monde, mais la vivre dans sa chair et dans son cœur : la solitude, la faim, le froid, le désespoir, la rage, mais aussi l'incroyable vitalité, dans le plus pauvre, de l'espérance, de la générosité, et cette manière d'humour qui donne de durer, malgré tout.

La misère, c'est comme la mer : depuis toujours, sans fond, dangereuse, toujours recommencée. Quelquefois la fatigue nous prend, le sentiment d'une telle impuissance. J'ai connu l'après-guerre : tout était devenu possible. On allait *changer le monde*, contribuer à la paix et au développement. C'était la fascination du marxisme. Ensuite, il y a eu Mai 1968 ; toujours l'ambition de changer le monde, mais surtout de *changer la vie* – le bonheur – « interdit d'interdire », « faire l'amour, pas la guerre ». Aujourd'hui on pressent que *c'est l'homme qu'il faut changer*. Les jeunes connaissent un terrible désenchantement idéologique. Ils savent qu'on n'éradiquera pas le malheur du monde. Ce qui nous est demandé, c'est de « faire le peu qu'on peut ». Comme Jésus, quand toute une foule a faim, il invite ses disciples à apporter leurs quelques sandwiches pour les partager ; c'est dérisoire, mais c'est à partir de là qu'il nourrit les quatre mille personnes.

« Le peu qu'on peut » à l'origine d'une contagion de générosité ; « le peu qu'on peut » et Dieu fera le reste. C'est à la base, c'est sur le terrain que se dessine l'esquisse d'un monde-avenir, avec une chance pour chacun. Au moins ouvrir sa maison, écouter avec le cœur ceux qui n'appartiennent pas à ce cercle magique où il n'est pas nécessaire de crier pour se faire entendre...

2) Du « faire » au « devenir »

Il faut avoir éprouvé la difficulté du quotidien, et l'impuissance, souvent. On ne fait pas la vie des gens à leur place. Il y a le poids, l'inertie des institutions, la mauvaise volonté ou l'incompétence de certains responsables, mais aussi en chacun les forces de mort. Ce que Jésus appelle les démons. « Ce que je voudrais, dit Paul, je n'y arrive pas, et ce que je ne veux pas, je le fais quand même ». C'est facile, la générosité en paroles mais chaque jour nous éprouvons combien nous sommes des hommes partagés. La volonté ne suffit pas ; ni les techniques diverses de présence à soi, ici et maintenant. Nous avons besoin, les uns et les autres, *d'être sauvés*. L'enjeu est spirituel. C'est ce que j'ai appris en prison. Dans les débuts, je ne demandais jamais à un détenu pourquoi il était là. Ce qui comptait pour moi, c'était aujourd'hui et demain ; plusieurs me l'ont reproché.

« Vous êtes tous les mêmes, les curés. Vous ne nous prenez pas en entier. Vous ne gardez que ce qui vous convient ; c'est plus facile d'être gentils, mais la saloperie en nous, vous voulez pas savoir... »

Et c'est vrai qu'un homme commence à renaître le jour où il aura pu avouer les démons qu'il ne maîtrise pas de ses seules forces : l'alcool, la drogue, la violence, la haine ; et plus ordinaires : la peur, l'égoïsme, la jalousie...

Jésus se retrouve bien au milieu des pauvres parce qu'ils sont des gens du **recours**. Ils savent, d'expérience, qu'on ne s'en sort pas seul. On a besoin des autres mais aussi de l'intervention d'un plus fort que nous.

Seul, Il peut changer les cœurs et nous donner de dépasser la peur d'aimer, quand même... Quand François d'Assise, après sa conversion, va vers le lépreux pour l'embrasser, ça n'est pas par devoir qu'il surmonte sa répulsion : « Dieu, dit-il, avait changé mon amertume, en douceur... »

Je voudrais dire combien j'ai reçu de l'enseignement du Yoga et du Zen, surtout cette redécouverte de l'importance du corps dans la tradition chrétienne, de se tenir, de respirer... mais je sais aussi que cette pratique ne suffit pas toujours, même chez les maîtres les plus reconnus, à neutraliser les démons de l'argent, de la sexualité ou du pouvoir. Pour devenir un vivant, il y faut aussi l'Esprit de Dieu.

3) Du « devenir » au « consentement »

On nous raconte de François qu'à la fin de sa vie, il connaît à l'Alverne un temps de quasi-désespoir, dans le sentiment que son Ordre est menacé et qu'entre les « novateurs » et les « excentriques » le petit troupeau des fidèles gémit d'être sans véritable pasteur.

Un jeune frère, Tancrede, vient trouver François et lui demande d'intervenir vigoureusement au cours du chapitre général qui doit se tenir prochainement. Celui-ci s'y refuse.

« Mais, dit Tancrede, qu'est-ce que tu fais de la colère de Dieu ? Jésus a chassé vigoureusement les marchands du Temple...

– Peut-être, une fois, pour nous montrer qu'il était le maître et qu'il ne

Accepter la formidable absence de Dieu, partout présente, comme la trace d'un pas laissé sur le sable par le promeneur disparu, et que notre Dieu n'est pas tout puissant. Parce que pour Lui, créer, c'est se retirer et laisser à l'homme la responsabilité d'inventer sa vie, sans quoi il n'y a pas d'amour possible.

supportait pas qu'on profanât la Maison de son Père. Mais, après, il s'est offert lui-même aux coups de ses persécuteurs. Le Seigneur m'a fait comprendre que l'homme et sa maturité ne consistent pas dans la poursuite d'une idée, si élevée et sainte soit-elle, mais dans l'acceptation humble et joyeuse de ce qui est, de *tout* ce qui est. »

C'est vrai qu'il est difficile d'accepter la réalité ; aucun homme ne l'accepte jamais tout à fait. Surtout quand l'horreur dépasse ce qu'on pouvait imaginer et que le silence de Dieu répond seul au cri des enfants torturés.

C'est le plus difficile. « Accepter, dit Simone Weil, l'existence de tout ce qui existe, y compris le mal (sauf le mal qu'on a le pouvoir et l'obligation d'empêcher). » Accepter la formidable absence de Dieu, partout présente, comme la trace d'un pas laissé sur le sable par le promeneur disparu, et que notre Dieu n'est pas, contrairement à ce qu'on tient couramment, tout puissant. Parce que pour Lui, créer, c'est se retirer et laisser à l'homme la responsabilité d'inventer sa vie, sans quoi il n'y a pas d'amour possible.

« Dieu, disait le philosophe Alain, est faible et petit, sans cesse mourant entre deux voleurs par la volonté de la moindre police. Toujours persécuté, humilié ; toujours vaincu, toujours renaissant le troisième jour. »

« Les religions, disait encore Simone Weil, qui ont conçu ce renoncement, cette distance, cet effacement volontaire de Dieu, son absence apparente et sa présence secrète ici-bas, ces religions sont les religions vraies, la traduction en langages différents de la grande Révélation. Les religions qui représentent la divinité comme commandant partout où elle en a le pouvoir, sont fausses ; et, même monothéistes, elles sont idolâtres. »

Etty Hillesum, cette jeune juive hollandaise déportée à Auschwitz, écrivait quelques mois avant sa mort : « Une chose, mon Dieu, devient de plus en plus claire à mes yeux : que Vous ne pouvez nous aider, que nous devons Vous aider à nous aider. Je ne Vous tiens pas pour responsable de ce qui nous entoure, mais nous devons Vous aider à défendre Votre lieu d'habitation en nous, jusqu'à la fin... »

Oui, sans doute, nous pouvons « aimer Dieu » malgré son absence apparente, malgré son silence. Parce que, en Jésus, Il s'est vidé de sa divinité ; en Jésus qui a éprouvé l'absence de son Père, dans l'épreuve, avant de tout remettre entre ses mains. Nous pouvons aimer Dieu puisqu'en nous l'Esprit nous permet de pressentir quelque chose de sa Présence ; nous pouvons aimer Dieu parce qu'Il s'est identifié à ceux qui souffrent. Il est de leur monde. Il n'a comme eux d'autre puissance que la faiblesse de l'enfant. Il se donne à nous dans le repas partagé de son corps et de son sang.

Devenir vivant, c'est apprendre à aimer, à aimer Dieu de toutes nos forces, de toute notre âme. Mais il n'y a pas d'autres chemins que l'amour de l'autre dans notre cœur et notre ventre, des « nôtres » sans doute, mais aussi de ce « lointain » qu'il nous appartient de faire proche en nous abandonnant au Souffle du Seigneur. ♥

Pour aller plus loin

Philippe Maillard
est l'auteur de
Le bonheur d'aimer (Cerf)
L'évangile aux voyous
(Cerf/Desclée de Brouwer)
Il participe à deux vidéos :
Intuitions (Claire Vision) et
Le bonheur d'aimer (éditée
avec le livre de même titre)

Il anime régulièrement
des retraites
avec Terre du Ciel.